Document généré le 11 oct. 2024 23:48

Phronesis

Et si on pensait autrement : peut-on échapper aux mécanismes de la reproduction dans la formation et dans les pratiques du travail social ?

What if we thought differently: Can we escape the mechanisms of reproduction in social work education and practice?

Yves Gilbert

Volume 12, numéro 1, 2023

Ingénierie de professionnalisation et professions du social : une dialectique des pratiques et des activités

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1095146ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1095146ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Université de Sherbrooke
Champ social éditions

ISSN

1925-4873 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Gilbert, Y. (2023). Et si on pensait autrement : peut-on échapper aux mécanismes de la reproduction dans la formation et dans les pratiques du travail social ? *Phronesis*, *12*(1), 12–24. https://doi.org/10.7202/1095146ar

Résumé de l'article

L'universitarisation des formations au travail social est souvent pensée comme le remède à la reproduction tendancielle des savoirs et des pratiques dues à un système où domine fortement la formation par les pairs. Face à des transformations et des processus de réingénierie pédagogique s'étant développés dans le champ des formations au travail social, en France depuis les années 2010, comprenant notamment leur entrée dans le système européen des formations supérieures, et l'adjonction de matières académiques dans les parcours de formation, il convient de s'interroger sur les enjeux et la portée d'une universitarisation qui en découlerait. Faute d'un cadrage théorique clair et de concepts permettant de penser l'action sociale d'accompagnement individuel et de transformation collective, les futurs travailleurs sociaux s'exposent aux dissonances cognitives. La sociologie d'intervention, entre autres disciplines, peut fournir les matériaux théoriques, conceptuels et méthodologiques de nature à éviter ces dissonances.

Tous droits réservés © Université de Sherbrooke, 2022

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

REVUE Phronesis

Volume 12, numéro 1, 2023

Et si on pensait autrement : Peut-on échapper aux mécanismes de la reproduction dans la formation et dans les pratiques du travail social ?

Yves GILBERT

Université de Perpignan, France

Mots-clés : *changement social collectif, émancipation individuelle, intervention sociale, réflexivité, sociologie d'intervention, théorisation universitarisation*

Résumé : *L'universitarisation des formations au travail social est souvent pensée comme le remède à la reproduction tendancielle des savoirs et des pratiques dues à un système où domine fortement la formation par les pairs. Face à des transformations et des processus de réingénierie pédagogique s'étant développés dans le champ des formations au travail social, en France depuis les années 2010, comprenant notamment leur entrée dans le système européen des formations supérieures, et l'adjonction de matières académiques dans les parcours de formation, il convient de s'interroger sur les enjeux et la portée d'une universitarisation qui en découlerait. Faute d'un cadrage théorique clair et de concepts permettant de penser l'action sociale d'accompagnement individuel et de transformation collective, les futurs travailleurs sociaux s'exposent aux dissonances cognitives. La sociologie d'intervention, entre autres disciplines, peut fournir les matériaux théoriques, conceptuels et méthodologiques de nature à éviter ces dissonances.*

What if we thought differently: can we escape the mechanisms of reproduction in social work education and practice?

Keywords: *collective social change; individual emancipation; social intervention; reflexivity; sociology of intervention; theorizing universalization*

Abstract: *The academicization of social work training is often thought of as a remedy for the tendency to reproduce knowledge and practices due to a system in which peer training is highly dominant. Faced with the transformations and processes of pedagogical reengineering that have developed in the field of social work training in France since the 2010s, including their entry into the European system of higher education, and the addition of academic subjects to the training courses, it is appropriate to question the issues and the scope of a resulting universitarization. In the absence of a clear theoretical framework and of concepts that allow for thinking about the social action of individual support and collective transformation, future social workers are exposed to cognitive dissonance. Intervention sociology, among other disciplines, can provide the theoretical, conceptual and methodological materials to avoid these dissonances.*

Introduction

Dans l'appel à contributions concernant ce numéro de la revue, deux temps d'une référence renvoient directement à la question de de la reproduction dans les cursus de formation et dans les pratiques des professions du travail social.

Le premier temps concerne les processus de formation eux-mêmes :

« La première critique adressée aux professions du travail social porte sur la prégnance chez les travailleurs sociaux d'une culture professionnelle se revendiquant de leur appartenance à un métier et non à une organisation professionnelle. Cette culture professionnelle ne favoriserait pas le sentiment d'appartenance à l'Institution employeuse. Elle accorderait une large place à la formation-accompagnement par les pairs et à une conception d'un apprentissage professionnel plus proche de la *mimesis* que du *logos*. » (Bourgeois, 2013).

Le second temps concerne la difficulté d'évolution des représentations et des pratiques du travail social :

« Cela générerait des résistances voire des oppositions à l'évolution des représentations du travail social provenant tout autant des observateurs externes, des partenaires que des professionnels eux-mêmes. Une conception traditionnelle de l'intervention sociale se diffuserait à bas bruit auprès des professionnels, auprès des employeurs et auprès des usagers. Face à ce constat, certains invitent à relativiser l'impact à moyen terme de ré-ingénieries de la formation pensées et conçues à partir d'une analyse méticuleuse des pratiques professionnelles et mises en place, parfois, à marche forcée. Cela pourrait aboutir à plus long terme à un gel du projet d'accompagner ces professions à se transformer sur le plan identitaire et sur le plan des pratiques professionnelles" (*cit.*).

La culture professionnelle favoriserait ainsi la reproduction des pratiques professionnelles, la perpétuation d'une certaine conception du secteur social et un manque manifeste d'innovations. Dans un tel contexte, penser autrement le travail social n'irait donc pas de soi.

Parallèlement à ce constat, ma pratique de l'enseignement de la sociologie du changement et du développement social auprès d'étudiants et de professionnels en travail social, m'a conduit à découvrir avec sidération l'appétence très vive et très paradoxale de ces publics pour les théories de la reproduction exprimées dans la sociologie de Pierre Bourdieu. La sortie, par exemple, du film de Pierre Carles[1] a déplacé des foules d'acteurs du social, travailleurs sociaux ou militants associatifs issus de l'éducation populaire, alors même que Bourdieu ne leur concédait aucune capacité à œuvrer au changement social. Des étudiants en travail social se montraient convaincus d'avoir enfin trouvé les clefs de compréhension de leur environnement, sans comprendre qu'elles ne les aidaient pas le moins du monde à y intervenir. Comment, en effet, des individus invités à contribuer à « l'émancipation (ou) l'accès à l'autonomie » des personnes auprès desquelles ils vont intervenir, invités également à œuvrer au « changement social, (au) développement social et à la cohésion de la société », aux termes de la définition du travail social telle qu'elle figure dans le code de l'action sociale et des familles[2], vont-ils combiner déterminisme structurel et changement social ?

Au-delà du constat de l'emprise de la reproduction, soit dans le cadre des contenus de formation et des pratiques professionnelles, soit comme cadre conceptuel permettant d'organiser les idées, il s'agit ici de se demander comment penser autrement, comment penser l'émancipation des individus et le changement social.

---

[1] Carles, P. (2001). La sociologie est un sport de combat. Film documentaire. CP Productions, France.
[2] Code de l'Action Sociale et des Familles, décret du 6 mai 2017.

Le principe de reproduction dans le champ des formations au travail social

L'influence des pairs

Comme le signale la référence précitée, la formation au travail social est très fortement, pour ne pas dire quasi exclusivement, assurée par les pairs. On retrouve, en effet, les professionnels du travail social à tous les niveaux de la formation. Ils sont présents dans les formations elles-mêmes, dans les jurys, dans les procédures de sélection. Ils sont responsables de filières dans les établissements de formation au travail social (EFTS), ils participent aux conseils de perfectionnement et aux conseils d'administration. Enfin, ils sont maîtres des stages des étudiants en formation. Ces stages occupent d'ailleurs une place importante dans le cursus de formation. Pour beaucoup de professionnels, ce sont là les seuls et vrais moments de formation concrète. Il serait intéressant de vérifier si cette très forte prégnance des professionnels n'est pas une caractéristique particulière du modèle de formation que l'on connaît en France, où la formation des travailleurs sociaux s'effectue dans des établissements spécifiques, hors enseignement supérieur universitaire (ce qui n'est pas le cas dans d'autres pays), sous tutelle du ministère des affaires sociales et non sous celui de l'enseignement supérieur et de la recherche. Comme le dit Étienne Bourgeois, cette prégnance favorise plus la transmission des savoir-faire, comme l'apprenti la tire de l'observation des gestes de son patron, par imitation, que celle d'une réflexion sur les objectifs et les pratiques, par des savoirs, se traduisant par une maîtrise de la raison et de sa formulation au travers du langage des concepts.

Risquent alors d'être mis en avant, par voie de conséquence, mais aussi par facilité, traditions, routines, protocoles opérationnels, sans que l'on en interroge les conditions d'émergence, les finalités ou les limites. Risque surtout d'être escamotée, face à l'évidence des besoins d'opérationnalité, l'analyse et la compréhension des cadres institutionnels, politiques et idéologiques au sein desquels prennent corps les pratiques du travail social et de l'intervention sociale. Qu'on n'entende pas dans ce propos l'expression d'un mépris de ce qu'on appelle les savoirs expérientiels ; au contraire ils peuvent avoir la même pertinence que les savoirs théoriques, mais à parti du moment où ils se constituent en savoirs, c'est-à-dire en passant par les mêmes processus d'exposition, de délibération ou de critique, et les mêmes processus de construction conceptuelle que ceux-là. Mais, encore aujourd'hui, le potentiel de la recherche, au sein des établissements de formation au travail social est très limité. On pense parfois qu'une certaine universitarisation des formations serait de nature à contrecarrer les biais des mécanismes reproductifs endogènes, encore faut-il regarder de très près en quoi elle conduit à transformer les objectifs et les contenus de ces formations. Pendant longtemps, la présence d'universitaires dans les formations au travail social se négociait de personne à personne et c'est en tant que vacataires que ceux-ci intervenaient, selon des commandes passées par les responsables de filière, mais sans négociation de fond sur les objectifs d'un recours aux savoirs universitaires (Jaeger, 2011). Ce type de commandes a fait entrer des savoirs universitaires dans les formations, mais sans qu'ils soient hiérarchisés et sans qu'on ait pu définir leur finalité réelle. Servent-ils à rappeler les cadres légaux propres aux domaines que les travailleurs sociaux ont à investir (en droit, par exemple), servent-ils à renforcer les cultures de domaines (en psychologie, en sociologie ou en économie, par exemple), ou bien servent-ils à doter les futurs travailleurs sociaux d'une capacité de recul critique et de montée en généralité leur permettant de devenir des praticiens réflexifs (Barbant, 2011), leur permettant d'envisager leur contribution à l'émancipation des publics et au changement social ?

Enfin, et ce n'est pas la moindre des conséquences de la reproduction des savoirs et des pratiques par les pairs, le souci d'opérationnalité privilégie bien souvent l'outil sur le sens, comme on dit d'un bon artisan qu'il doit d'abord avoir de bons outils. Une réflexion méthodologique ne peut se confondre avec une liste d'outils. Au contraire, elle doit permettre de comprendre leur émergence, leur intentionnalité, les contextes de leur utilisation et leurs limites. On doit pouvoir s'interroger sur les intentions de ceux qui constituent des mallettes pédagogiques ou des boîtes à outils, car, entreposant des outils, ils conditionnent des protocoles d'intervention sans que ces outils ne fassent l'objet d'analyses critiques. Les méthodes et les outils ne circulent pas de façon autonome, ils appartiennent à des façons de poser les questions et de les résoudre (ou non, d'ailleurs), mais étaient-ce les bonnes façons ? On conçoit que ce type d'apprentissages se présente sous un aspect rassurant. Il évite d'avoir à reconsidérer chaque situation, il permet de traiter toutes les éventualités : pour chaque cas, un outil ou une méthode. Au besoin, on peut toujours se tourner vers les conseils des pairs.

La séduction du modèle théorique de la reproduction

En sociologie et en France, les conceptions déterministes ont la peau dure. Marx, en dissociant infrastructures et superstructures, distingue ce qui est du l'ordre de l'essentiel (particulièrement le déterminisme économique) et ce qui est de l'ordre de l'habillage (tout ce qui permet l'accomplissement de l'essentiel). Durkheim recherche dans les caractéristiques sociales les causes du comportement des individus, annonçant ce que Bourdieu développera plus tard sous le vocable d'*habitus* : « Le système de signes dont je me sers pour exprimer ma pensée, le système de monnaie que j'emploie pour payer mes dettes, les instruments de crédit que j'utilise dans mes relations commerciales, les pratiques suivies dans ma profession, etc., etc., fonctionnent indépendamment des usages que j'en fais. (…) Voilà donc des manières d'agir, de penser, de sentir qui présentent cette remarquable propriété qu'elles existent en dehors des consciences individuelles. Non seulement ces types de conduites ou de pensée sont extérieurs à l'individu, mais ils sont doués d'une puissance impérative et coercitive en vertu de laquelle ils s'imposent à lui, qu'il le veuille ou non » (Durkheim, 1987, p. 4).

Mais c'est, sans doute, Pierre Bourdieu (1964, 1970, 1979) qui associera de la façon la plus aboutie et la plus totale (déclinée dans un ensemble de champs) le principe du déterminisme social et celui de la reproduction générationnelle. On a fait de Bourdieu un héritier de Weber, certes, mais l'héritage le plus évident qu'il affiche est bien celui de Marx (ne serait-ce que par la reprise et l'approfondissement du concept de capital et par l'inscription de son œuvre dans le paradigme de la domination) tout autant que celui de Durkheim au travers de son approche du déterminisme social. De ce point de vue, il est très intéressant de lire en parallèle les traités méthodologiques des deux auteurs, que sont Les règles de la méthode sociologique (Durkheim, 1937) et le métier de sociologue (Bourdieu, Passeron et Chamboredon, 1968).

Installé dans le courant structuraliste, très prégnant en France (avec des auteurs comme Claude Lévi-Strauss, notamment), Pierre Bourdieu va exercer un imperium sur la sociologie française entre les années 1960 et 2000, à telle enseigne que les tentatives de critique ou de débat sur ses approches vont, le plus souvent être rejetées, parfois violemment, soit par lui-même, soit le plus souvent par une garde rapprochée ne ménageant pas insultes et coups bas. Dans un livre d'entretiens Michel Wieviorka (Tenedos, 2006), relate la violence avec laquelle lui et ses collègues, à commencer par Alain Touraine, ont fait l'objet de la colère du clan bourdieusien à l'occasion des grandes grèves de 1995 (appelées parfois Mouvement des Cheminots) dont ils contestaient le caractère de mouvement social. Un peu plus tard, à propos de la façon dont Bourdieu traite les médias, il n'est qu'à lire la façon dont Henri Maler répond aux critiques de Thomas Ferenczi ou de Dominique Wolton (Maler, 2002, 2004), pour prendre la mesure de la violence dans la défense du maître et de sa pensée.

Les exégèses concernant les thèses de Bourdieu, font souvent de son message celui d'un apôtre du changement (du moment que les individus seraient conscients des logiques qui les agissent). Au contraire, ce que le grand public, très admirateur, en a retenu, c'est que la société se caractérise par la domination de classe et que cette domination est structurelle et autoreproductible, ou que les individus ne sont pas des acteurs sociaux, libres de leurs engagements, mais des agents, agis par des logiques qu'ils ont incorporées naturellement et presque inconsciemment au travers des mécanismes de la reproduction et, particulièrement, de l'habitus, comme processus d'intériorisation de l'extériorité. Autrement dit, ce qui semble fasciner le (bon) public de Bourdieu c'est l'idée d'une société verrouillée et formatée dans laquelle chacun est condamné (sauf exception comme celle de son propre parcours personnel) à rester dans l'espace social qui lui a été assigné. Ces remarques ne visent pas à sous-estimer les apports de la sociologie de Bourdieu dont certains éclairages sont édifiants. Elles visent à montrer que cette sociologie, dont on rappelle qu'elle fut dominante pendant près de 40 ans, en France et à l'étranger, ne contribue pas à éclairer la voie de ceux qui s'engagent, par militantisme ou par engagement professionnel, dans des stratégies d'émancipation individuelle et de changement social. Pour reprendre les termes de la XIe thèse de Marx sur Feuerbach, on pourrait dire que cette sociologie permet sans doute de comprendre mieux le monde, mais qu'elle ne permet pas de le transformer.

Raisons et conséquences du succès du paradigme de la reproduction

Ce qui fait sans doute le succès de ce paradigme, c'est qu'il propose aux individus une lecture précise des situations qu'ils vivent eux-mêmes de façon très concrète. Qui n'a pas senti, à son endroit, l'arrogance de classe des élites ou des chefs ? Qui n'a pas constaté que « ce sont toujours les mêmes qui accèdent au pouvoir » ? Qui n'a pas ressenti de violence symbolique, qu'elle provienne de groupes sociaux ou d'institutions ? De ce point de vue, même s'il décrit un univers figé, ce paradigme est confortant. Il confirme de façon théorique ce que beaucoup ressentent implicitement. Et, de ce fait, il devient confortable. Il ne dérange pas (sinon ceux qui pensaient être des individus libres), il fournit un modèle d'explication qui peut s'adapter à tous les domaines (la culture, le goût, la domination masculine, la façon de parler, la reproduction des élites). Sur tous ces points, des sociologues comme Michel Pinson et Monique Pinson Charlot vont faire figure d'illustrateurs infatigables au travers de leurs différentes enquêtes en grande bourgeoisie, dont le premier compte rendu porte sur les beaux quartiers (Pinson et Pinson-Charlot, 1989). L'acceptation de l'inéluctabilité du principe de reproduction produit finalement une certaine sécurité intellectuelle, puisqu'il procure des outils conceptuels permettant à tout un chacun de formaliser ses constats bruts et ses rancœurs. Mais il finit par produire, dans une sorte de prophétie autoréalisatrice, ce qu'il dénonce. À qui bon chercher à provoquer le changement dans un système voué à la stabilité ? Devenant modèle explicatif total, ce principe permet de ranger tout événement dans la case qui lui est destinée. Ce modèle ne connait pas l'inattendu, qui comme le disait Héraclite, ne surviendra jamais si on ne l'attend pas. Paradoxalement, ou non, les individus convaincus de l'impensabilité du changement, vont renoncer à remettre en question les mécanismes de la reproduction. Par exemple, ils ne seront pas enclins, ce que d'autres, au contraire vont faire de façon décapante, à remettre en question les formes de domination qu'ils vont eux-mêmes perpétuer (souvent à leur insu, ou comme des « allants de soi ») dans leurs pratiques au travers des dissociations entre sachants et ignorants, accompagnants et accompagnés, soignants et malades, parents et enfants, maîtres et élèves. Enfin, mais cela a déjà été dit, l'acceptation de ce principe explicatif induit une intériorisation de l'incapacité à faire bouger les lignes, à contribuer au changement social. Ce sont là les limites des postures critiques qui confondent peut-être la critique comme fondement nécessaire de toute analyse des sociétés et de leurs institutions, pour les mettre à distance et en comprendre les logiques, et la critique comme but de leur démarche, qui devient alors exclusivement celle de la dénonciation et de l'accusation. Ce point de vue de statue du commandeur se discute, et c'est ce que d'autres courants de la sociologie et des sciences humaines plus généralement, vont tenter de défendre.

Penser autrement

Des paradigmes pour penser l'action et la transformation

Ce que propose la définition du travail social du code de l'action sociale et des familles, c'est tout d'abord une éthique. C'est cette éthique qui mobilise les jeunes, ou moins jeunes en reconversion professionnelle, et ils sont nombreux, dans leur engagement vers les métiers du social. Dans cette définition, l'éthique de l'intervention se décline en deux facettes : une éthique du *care*, de la prise en charge ou de l'accompagnement, plutôt dirigée vers les personnes en situation de fragilité, dans des relations de face-à-face, et une éthique de la transformation, plutôt collective visant la transformation des environnements sociaux et institutionnels des individus au travers de leur mobilisation. De façon tout à fait triviale, abrupte et lapidaire, on pourrait dire que l'éthique de l'intervention sociale conjugue les nécessités de changer le pansement avec l'impératif de penser le changement. Le passage de la visée éthique à l'action concrète n'est pas direct. C'est aussi vrai dans le monde professionnel que dans le monde militant. Il nécessite le passage par l'établissement d'un cadre conceptuel de l'action. Dans les milieux militants, souvent ce cadre se construit au travers des enseignements de la pratique et l'on voit très souvent des processus de montée en généralité ou en vision politique de la part de militants qui, après s'être initialement engagés pour des raisons souvent émotionnelles, ressentent le besoin de mettre des mots sur les situations qu'ils traversent ou les enjeux de leur action afin de les replacer dans leurs contextes. Dans les milieux professionnels, on peut souhaiter que ce soit à la formation, initiale ou continue, qu'incombe cette, capacité de compréhension des contextes environnementaux et institutionnels, ainsi que des cadres conceptuels de l'action.

Il s'agit bien là d'une démarche théorique. Il convient de comprendre ce que sont les concepts et à quoi ils servent (car ils ne sont pas seulement les jouets des intellectuels). Il s'agit de comprendre comment ils s'agencent et font ménage ou, au contraire, en quoi ils diffèrent ou s'opposent. En clair, il s'agit de savoir quels sont les paradigmes qui se rattachent à une éthique. Un paradigme, ce n'est rien d'autre qu'une famille de concepts qui chassent en meute, comme les loups. Si on considère le structuralisme génétique de Pierre Bourdieu, on voit bien qu'il y a un apparentement entre les concepts de reproduction, d'*habitus*, de capital (économique, social, culturel ou symbolique), de distinction ou de domination. Un apport théorique, dans le cadre d'une formation aux métiers du social (accompagnement ou transformation) devra donc permettre la familiarisation conceptuelle. Cette familiarisation a un double sens : d'une part il s'agit de s'approprier ces outils de la pensée qui permettent la conception de l'action pratique ; d'autre part, il s'agit de constituer ces concepts en familles et de savoir s'orienter vers les familles qui permettent le mieux de penser l'action ou l'intervention sociale. L'illustration de cette nécessité de repérage des concepts et cadre théoriques à partir desquels on peut bâtir ou interroger sa pratique est la multiplication des dictionnaires thématiques, lexiques ou vocabulaires, comme le tout récent vocabulaire de la co-construction (Foudriat et Leyrie, 2021), directement utile aux métiers de l'action et de l'intervention sociale. Un dictionnaire thématique, c'est un paradigme… ou un portrait de famille. C'est dans cette perspective que l'on peut penser les apports de l'universitarisation des formations aux métiers du social : fournir aux professionnels ou futurs professionnels les outils conceptuels qui leur permettent de penser et d'analyser leur action. Faute d'un tel travail de clarification, et face à des prestations de formation pas toujours contrôlées (puisque relevant de la commande de personne à personne et n'entrant pas dans un cadre institutionnellement négocié), le risque principal pour les professionnels est celui de la dissonance cognitive : je travaille à l'accès à l'autonomie, la protection et à la participation des personnes, au changement social, au développement social et la cohésion de la société (comme le dit la définition du code de l'action sociale et des familles), mais je suis convaincu d'un déterminisme social surpuissant, d'une reproduction systématique des divisions, des dominations et des exclusions…

Qui peut y survivre ?

La sociologie d'intervention : un cadre éthique, conceptuel et méthodologique pour l'intervention sociale

Parmi les apports théoriques et méthodologiques permettant de contrer les effets d'une reproduction des savoirs et des pratiques, il est celui qu'offre la sociologie au travers d'un courant d'émergence relativement récente connu sous le nom de sociologie d'intervention ou de sociologie clinique. D'une part, ce courant conjugue des apports de courants plus anciens et se propose de constituer un socle de savoirs théoriques, conceptuels et méthodologiques permettant, entre autres choses, d'envisager les missions du travail social et de l'intervention sociale définies dans le code de l'action sociale et des familles : l'émancipation, l'accès à l'autonomie, à la protection et à la participation des personnes ; la promotion, par des approches individuelles et collectives, du changement social, du développement social et de la cohésion de la société. D'autre part, c'est un courant qui prône l'implication de ceux qui s'en réclament dans les processus mêmes de transformation sociale ou organisationnelle. Le terme de sociologie d'intervention intervient pour la première fois en au début des années 80 (Hess, 1981). Cette première acception se fait dans le sillage direct du courant de l'Analyse Institutionnelle, dont Rémi Hess est l'un des porteurs, aux côtés de Georges Lapassade. Le terme est repris, dans les années 2000 par plusieurs auteurs (Herreros, 2002 ; Felder, 2007 ; Gilbert, 2009). La sociologie clinique (de Gaulejac, 2007), s'inscrit également dans ce courant, dont on pourrait dire qu'il se définit, par rapport à une sociologie purement académique, comme une sociologie pratique des acteurs et de l'action. L'intervention, ou la clinique, se font au pied du lit, en situations concrètes, en vue de faire évoluer les choses. Cette évolution ne peut être que le fait des acteurs des situations examinées, qu'il s'agira de mobiliser en leur fournissant les outils conceptuels et méthodologiques dont ils vont avoir besoin. Les sociologues, dans cette perspective, doivent sortir des milieux académiques de la recherche et de l'enseignement supérieur, pour participer à la résolution de problèmes, de conflits ou à l'accompagnement de projets. Dominique Felder (Felder, 2007) montre bien que l'adoption de cette posture est souvent critiquée par les tenants de la sociologie académique, puisque jugée non scientifique et soumise à la demande sociale, donc, pensent-ils, à l'instrumentalisation.

La sociologie d'intervention se range du côté des théories interventionnelles, qu'on va retrouver dans d'autres champs disciplinaires comme la psychologie clinique, certains courants des sciences de gestion, les sciences de l'éducation ou d'autres encore. Une fois identifié le principe de ces théories interventionnelles, il faut ensuite, en identifier les grands courants porteurs : les théories mobilisées, leurs filiations, leurs différences d'angles d'attaque, ainsi que leur pertinence au regard des objectifs de l'action et de l'intervention sociales, telles que définies dans le code de l'action sociale et des familles.

Les principales composantes du paradigme de l'intervention

Cette sociologie d'intervention mobilise de nombreux cadres conceptuels qu'il convient, sans doute de savoir agencer, sachant qu'ils proviennent de courants divers et qu'au fond, aucun d'eux ne prétend fournir d'explication définitive et totale sur les structures et dynamiques des sociétés.

Des systèmes et des acteurs

Analyse systémique et cybernétique mettent en évidence l'interdépendance des éléments d'un système. Elles incitent à penser toute action individuelle comme étant insérée dans un ensemble régi à la fois par le jeu des actions-réactions de ses éléments, donc en perpétuelle dynamique, et par ses articulations avec d'autres ensembles (notion de système ouvert). On notera l'importance et les conditions de l'acte fondateur de cette approche : le cycle des conférences Macy. Il s'agit de conférences informelles ayant réuni périodiquement, à New-York, un groupe pluridisciplinaire de chercheurs nord-américains, entre 1942 à 1953, grâce à un financement de la fondation américaine Macy. Financés pour travailler sur une science générale sur le fonctionnement de l'esprit, ces chercheurs venaient d'horizons différents, notamment comme Warren McCulloch (neuropsychiatre et mathématicien, fondateur de ces conférences), Margaret Mead et Gregory Bateson (anthropologues), Erving Goffman (sociologue), Norbert Wiener (mathématicien), Lawrence Kubie (psychanalyste), etc. Les principaux résultats des travaux de ce groupe vont conduire, entre autres, Norbert Wiener à développer la théorie de la cybernétique et à travailler sur l'intelligence artificielle, Gregory Bateson à développer sa théorie de l'écologie de l'esprit à l´École de Palo Alto, Erving Goffman, à approfondir la théorie de l'interactionnisme symbolique, etc. L'approche systémique se distingue des approches rationalistes causalistes ou linéaires. En sociologie, elle est déclinée plus tard par Edgar Morin dans son approche de la complexité. La cybernétique, dont le nom provient du grec d'un mot désignant l'art de piloter ou de gouverner, se fonde sur la découverte des boucles de rétroaction (ou *feed-back*), négatives ou positives, observables chez l'animal -et, partant, sur tous les organismes vivants physiques, sur les structures psychiques ou sociales, ainsi que sur les machines. Ces boucles sont les dispositifs qui permettent, en revenant sur elles, et au vu de leur impact, d'en réguler les actions ou d'en corriger les effets indésirables. Dans une réflexion sur l'action (qu'elle soit de nature individuelle ou collective), les apports de l'analyse systémique et de la cybernétique permettent de penser des évolutions et des transformations non linéaires, mais faites d'itérations permettant une réadaptation régulière des orientations prises, mais également, un processus de montée en complexité, puisque chaque élément, ou chaque individu, est informé des répercussions de son point de vue ou de son action sur son environnement et sur les autres individus qui le composent, et reçoit d'eux leurs propres messages, qu'il apprend ainsi à intégrer aux siens. Toute organisation peut alors se lire comme l'expression d'un processus en cours.

L'interactionnisme concerne au tout premier chef les relations d'acteurs les uns entre les autres. Les espaces de ces relations vont d'abord être microsociaux, même si ces relations peuvent s'analyser à des échelles plus vastes. Aussi s'intéressera-t-il aux relations se produisant dans des espaces comme la rue (étude des gangs ou des sans-abris) ou les clubs de jazz, par exemple. Tous les éléments de communication sont analysés, qu'ils soient verbaux (du langage conventionnel aux langages familiers ou argotiques propres à des communautés spécifiques), ou non verbaux, comme les mimiques et autres comportements corporels ou vestimentaires. Ces éléments de communication sont interprétés non seulement pour ce qu'ils expriment directement, mais aussi et surtout, pour ce qu'ils sous-entendent, pour le sens profond dont ils sont porteurs, sens qui concerne les représentations que se font les acteurs d'eux-mêmes et des autres. C'est, par exemple, la façon dont les joueurs de jazz se perçoivent eux-mêmes, et perçoivent leur public (les caves) et ses attentes (Becker, 1985). Pour Erving Goffman, les individus sont des acteurs aux deux sens du terme : ils agissent (en tant qu'acteurs sociaux, économiques ou politiques), mais ils jouent aussi un rôle, comme les acteurs de théâtre ou de cinéma. À ce titre, ils se livrent à une série de mises en scène lors de la présentation d'eux-mêmes aux autres ou lors du déroulement de leurs relations (Goffman, 1973a et b).

La partie de poker, et le fameux coup de poker, fondé sur le *bluff*, sont une illustration, tout autant qu'une métaphore, de la relation d'interaction. Les relations d'acteurs à acteurs peuvent se concevoir sur des espaces réduits de la vie sociale, mais tout autant sur des dimensions beaucoup plus vastes des relations sociales : le monde des institutions ou des entreprises, la politique nationale, les relations diplomatiques internationales. Les mêmes phénomènes et les mêmes habillages y sont perceptibles et analysables. Enfin, aujourd'hui, le développement des réseaux sociaux, leur mondialisation et leur extrême diffusion virale au travers d'Internet multiplient et complexifient les effets des interactions d'acteurs. Le principe sur lequel se fondent les interactions et sur lequel se fondent leurs analyses est le principe de l'altérité. Il met en évidence, à la fois la singularité et la diversité des individus, ainsi que l'ensemble des rituels et protocoles de leur mise en relation. L'analyse des interactions met en évidence l'importance des espaces de leur déroulement. « Il peut s'agir d'un simple espace de contraintes physiques, comme une route, une plage ou un réseau téléphonique, ou d'un système de coopération, formalisé ou non, tel un groupe d'entraide ou une organisation » (Berthelot, 1999, p. 290). Dans ces espaces se réalise un « ordre normatif qui prévaut (…), autrement dit, l'ordre comportemental qui existe en tout lieu fréquenté, public, semi-public ou privé, que ce soit sous les auspices d'une manifestation sociale élaborée ou sous les contraintes plus banales d'un cadre social routinier » (Goffman, 1974, p. 7-8). Si les interactions se déroulent dans diverses sortes d'espaces, des moins aux plus formalisés, elles se déroulent également dans le temps, elles s'inscrivent dans des processus. C'est dire que, dans un projet de participation collective à une dynamique sociale, la tâche des intervenants sociaux doit pouvoir se concevoir dans la durée, autour de processus cumulatifs et que son évaluation doit en tenir compte en acceptant le principe des interactions, des allers-retours, des remises en question, des réorientions…

Dans leur livre *L'acteur et le système*, paru en 1977 (Crozier et Friedberg, 1977), les sociologues français des organisations, Michel Crozier et Erhard Friedberg proposent une vision des articulations possibles entre les stratégies des systèmes et celles des acteurs qui les composent. Dans un contexte fortement marqué en France par la pensée structuraliste, cette vision d'acteurs pouvant développer des stratégies propres, au sein des organisations dont ils font partie, apparait comme novatrice, voire iconoclaste. Ils décrivent la façon dont ces stratégies peuvent affecter la marche de l'organisation, en montrant par exemple, dès l'entrée de leur livre, comment une équipe d'entretien, dans une usine, peut peser sur l'ensemble de la chaine de production en hiérarchisant, selon ses propres critères, le calendrier de ses interventions dans les différents ateliers. En l'occurrence, les critères de hiérarchisation peuvent être liés à la qualité des rapports entre l'équipe et les différents ateliers qui peuvent avoir besoin de ses services, à la considération dont elle jouit auprès de tel ou tel responsable d'atelier, etc. La reconnaissance que l'acteur peut jouer un rôle à l'intérieur du système est nouvelle, mais on peut regretter que les stratégies prêtées aux acteurs soient avant tout considérées comme des stratégies destinées à préserver leur autonomie ou leur confort (des marges de manœuvre aux zones d'incertitude), voire à accroître leur pouvoir personnel. Il faudra attendre l'émergence d'autres courants pour considérer l'acteur, au sein des organisations, non comme un individu mû par intérêt personnel, mais comme membre à part entière d'une organisation, comme « partie prenante », susceptible de jouer un rôle collectif, en interaction avec d'autres acteurs, non seulement pour protéger des intérêts (c'est le rôle des syndicats), mais pour contribuer au changement de l'organisation elle-même. Les approches développées par Philippe Bernoux (Bernoux, 2005) ou Michel Foudriat (2013, 2021) proposent une vision du changement social dans les organisations qui s'appuie sur la participation des acteurs dans des logiques de co-construction. Si ces approches ne se matérialisent pas nécessairement de façon flagrante dans les grandes organisations ou les entreprises, on les voit à l'œuvre, par contre, dans tout le secteur de l'économie sociale et solidaire et des structures se revendiquant de l'éducation populaire. Comment des collectifs peuvent-ils participer au changement organisationnel de leurs cadres d'activités ? Voilà une perspective très alléchante pour les ambitions de l'intervention sociale.

Des dynamiques

Avec sa sociologie de l'action (Touraine, 1965), Alain Touraine ouvre un nouveau courant de la sociologie auquel vont se joindre, autour du laboratoire CADIS, de l'École des hautes études en sciences sociales, de nombreux sociologues dont les plus connus sont sans doute François Dubet et Michel Wieviorka. Ce courant met l'accent sur la capacité transformatrice des groupes d'individus dès lors qu'ils constituent des mouvements sociaux répondant à trois principes distincts : le principe d'unité, le principe d'opposition et le principe d'historicité.

Autrement dit, ces groupes doivent reconnaître leurs communautés de situations, identifier ce qui s'oppose à leur reconnaissance et à leur existence propre (d'autres groupes sociaux, des institutions, un ordre économique et social) et être porteurs d'une autre vision du monde, d'une alternative. Après avoir pensé que l'acteur social était nécessairement un groupe, ce courant s'interroge sur l'acteur comme sujet et même comme sujet individuel. L'ouvrage Penser le sujet (Dubet et Wieviorka, 1995) ouvre cette voie au travers de nombreuses contributions de provenances multiples. Dans leur livre d'entretiens (Touraine et Khosrokhavar, 2005), Alain Touraine et avec Farhad Khosrokhavar explorent notamment la question de l'individuation, question que l'on va retrouver chez Vincent de Gaulejac (de Gaulejac, 2009) lorsqu'il décrit les quatre états du sujet : sujet social, sujet existentiel, sujet réflexif et sujet acteur. Ce courant n'est pas seulement théorique, mais propose une méthodologie adaptée : l'intervention sociologique, consistant à produire une analyse réflexive de leurs actions par les acteurs eux-mêmes au travers d'une succession de temps d'échanges et de réflexion animés par des sociologues qui organisent les débats et les reformulent d'échange en échange. Aujourd'hui, certaines démarches d'analyse des pratiques s'inspirent largement de ces méthodes, tout en s'ancrant plus directement, comme la socianalyse, par exemple, dans la perspective de l'analyse institutionnelle.

Le courant de l'Analyse institutionnelle s'inscrit également dans la tentative de révélation et d'impulsion de dynamiques transformatrices au sein d'environnements souvent rigides et figés. Il a d'abord émergé dans le champ de la psychiatrie. Pendant la seconde guerre mondiale, un médecin psychiatre, républicain espagnol réfugié en France pour fuir le franquisme, François Tosquelles, affecté à l'hôpital psychiatrique de Saint-Alban sur Limagnole, dans le département de la Lozère, développe une lecture critique des effets de l'environnement institutionnel que constitue l'hôpital sur les personnes internées. Considérant que les cadres, les règles, les méthodes de l'institution pèsent lourdement sur les pathologies des patients, il va s'attacher à en diminuer le poids et à inscrire les patients comme éléments actifs du processus de l'amélioration de leur état, voire de leur guérison. Ce lieu est aussi un carrefour de résistants, d'artistes et d'intellectuels. Il s'y développe une effervescence qui consolide les bases de cette approche critique des institutions. Ce courant s'est approfondi dans le champ de la psychiatrie, prenant souvent le nom de psychothérapie institutionnelle et va s'ancrer, dans la seconde moitié du XXe siècle, dans plusieurs établissements psychiatriques dont l'un des plus emblématiques est sans doute celui de Laborde, à Cour-Cheverny, dans le département du Loir-et-Cher, fondé en 1953 par Jean Oury, et dans lequel va longtemps exercer Félix Guattari. Puis l'influence de l'Analyse institutionnelle va s'étendre aux champs de la pédagogie et de la sociologie. En sociologie, ce sont des auteurs comme Georges Lapassade et Rémi Lourau qui vont assoir les bases théoriques et pratiques de ce courant (Lourau, 1970 ; Lapassade, 1974). Schématiquement, cette approche distingue trois états des institutions : l'instituant, l'institutionnalisation et l'institué. Le premier état correspond au moment d'effervescence des forces vives qui imaginent un projet ; le deuxième correspond à la structuration nécessaire de du projet autour de moyens, de formes, de règles ; le troisième décrit l'effet de sédimentation des formes qui ont été nécessaires à la consolidation du projet, mais qui, dans bien des cas, constituent une fin en soi (bureaucratisation, routines, normalisation, hiérarchies, contrôle, etc.). Dans ce schéma, la crise qui surgit dans les institutions (les grèves, le coulage du travail, l'absentéisme, les maladies professionnelles ou les risques psycho-sociaux), sont à considérer comme des analyseurs de l'institution et de ses rigidifications. Le malaise d'un patient à l'hôpital, d'un enfant à l'école ou d'un salarié dans son entreprise peut s'expliquer par des causes propres à l'individu lui-même, mais peut aussi être le révélateur d'un dysfonctionnement institutionnel.

Il est dans ce courant un concept qui mérite un développement particulier, c'est celui que décrivent Gilles Deleuze et Félix Guatarri (Deleuze et Guattari, 1976) sous le nom de rhizome.

Le rhizome, de par sa conformation et son mode de propagation, constitue une métaphore des parcours de l'information au travers des interconnexions s'opérant, au-delà de la botanique, dans diverses structures ou systèmes matériels ou immatériels, notamment dans les systèmes sociaux et dans les structures de l'inconscient. Cette métaphore s'oppose à celle de l'arbre-racine qui a longtemps prévalu comme représentation de ces parcours selon une logique d'ancrage fort et de diffusion hiérarchisée et canalisée dans des sens bien établis (de haut en bas ou de bas en haut). La métaphore de l'arbre-racine sert une vision linéaire et verticale de la reproduction des choses. Dans toute généalogie, pourrait-on dire, il y a un arbre. Gilles Deleuze et Félix Guattari développent une théorie philosophique dans laquelle le rhizome constitue une figure d'organisation se différenciant totalement de celle de l'arbre-racine. Cette théorie propose une lecture de l'évolution des structures animales, humaines, conscientes ou inconscientes, à l'image des plantes rhizomateuses : horizontalement, dans toutes les directions et sans hiérarchie.

Pour étayer cette théorie du rhizome, ils en déploient les principaux caractères « approximatifs » ou principes : Les principes de connexion et d'hétérogénéité, le principe de la multiplicité, le principe de la rupture signifiante et les principes de la cartographie et de la décalcomanie. La théorie du rhizome vient nourrir le courant de l'Analyse Institutionnelle et le concept de transversalité dont les travaux et pratiques de psychothérapie institutionnelle de Félix Guattari en furent l'une des plus vivifiantes chambres d'écho (Guattari, 1972). Sans le savoir, en 1976, ils décrivaient déjà le fonctionnement de nos réseaux de communication et d'information tels qu'ils découlent de l'apparition du numérique, d'Internet et des réseaux sociaux et dont il est capital de comprendre les logiques dans tout processus d'émancipation individuelle et d'action collective. Aujourd'hui, ce courant s'exprime très activement autour de la pratique de la socianalyse, qui est une forme d'accompagnement de structures associatives ou professionnelles soit dans la définition de leur projet, soir dans la résolution de leurs difficultés organisationnelles ou relationnelles. Elle s'appuie principalement sur le travail collectif du groupe concerné afin de permettre à chacun d'entendre l'autre et à tous, dans un processus de co-construction (Foudriat, 2013, 2021), d'identifier les nœuds problématiques, ainsi que les voies pour les dénouer.

Penser complexe

Ce qui fédère les approches précédentes sous ce qu'on peut appeler le paradigme de la transformation, c'est leur inscription dans le cadre de la pensée complexe formulée par Edgar Morin. Morin cherche d'abord à montrer comment tous les éléments constitutifs d'une société sont imbriqués et interdépendants. Pour ce faire, il n'utilise pas seulement les apports des sciences humaines, mais se tourne aussi vers la biologie, la physique ou la neurologie, par exemple. L'analyse systémique est à la base de la construction de sa pensée complexe. Le *complexus*, comme le dit Morin, n'est pas le compliqué, mais tout simplement, ce qui est tissé ensemble. Une toile est un *complexus*. Le Web est un *complexus*. Mais, comprendre les trames de la complexité, c'est aussi pouvoir agir en conséquence. En matière de technologies, c'est sans doute les travaux sur l'intelligence artificielle qui traduisent le mieux l'application de cette forme d'approche issue de la cybernétique (art de gouverner) portant tout particulièrement sur les interactions entre les divers éléments de systèmes et les effets régulateurs des boucles rétroactives (*feed-back*). Dans son introduction à la pensée complexe (Morin, 1990), Edgar Morin décrit schématiquement trois principes de la complexité : le principe dialogique, le principe récursif et le principe hologrammatique.

La dialogique désigne une « unité complexe entre deux logiques, entités ou instances complémentaires ou concurrentes et antagonistes qui se nourrissent l'une de l'autre, se complètent, mais aussi s'opposent et se combattent. » (Morin, 2008a, p. 1472). Le principe dialogique s'oppose au principe hégélien de la synthèse, c'est-à-dire à l'idée qu'un troisième terme serait de nature à résoudre et à apaiser l'antagonisme des deux précédents (thèse et antithèse). En prenant l'exemple de l'ordre et du désordre (termes antagonistes), il explique que leur confrontation produit de l'organisation et qu'ils lui sont tous deux utiles. Sans ordre, une organisation ne saurait exister, mais sans désordre, elle ne saurait se transformer et durer. Elle n'existe qu'en raison de la tension ordre/désordre. Pour Edgar Morin, la figure du *yi-king*, cercle à l'intérieur duquel s'opposent le *yin* et le *yang*, deux forces antagoniques et tourbillonnaires, l'une blanche et l'autre noire, est une figure emblématique de la complexité (Ibid. p. 315), mais aussi de l'équilibre. Le principe récursif est celui de la rétroaction des éléments et des actions sur eux-mêmes : « Un processus récursif est un processus où les produits et les effets sont en même temps causes et producteurs de ce qui les produits. (…) La société est produite par les interactions entre les individus, mais la société, une fois produite, rétroagit sur les individus et les produit. (…) L'idée récursive est donc une idée en rupture avec l'idée linéaire de cause/effet, de produit/producteur, de structure/superstructure, puisque tout ce qui est produit revient sur ce qui le produit dans un cycle lui-même auto-constitutif, auto-organisateur et auto-producteur. » (Morin, 1990, p. 99-100). Enfin, le principe hologrammatique constitue la troisième caractéristique de la complexité selon Edgar Morin. Le Trésor de la Langue Française informatisé nous indique que l'holographie est une « technique photographique permettant de restituer le relief des objets et basée sur l'utilisation des interférences produites par la superposition de deux faisceaux laser, l'un provenant directement de l'appareil producteur, l'autre réfléchi par l'objet à photographier ». Pour Edgar Morin, « dans un hologramme physique, le moindre point de l'image de l'hologramme contient la quasi-totalité de l'information de l'objet représenté. Non seulement la partie est dans le tout, mais le tout est dans la partie. (…) L'idée donc de l'hologramme dépasse, et le réductionnisme qui ne voit que les parties, et l'holisme qui ne voit que le tout. (…) Alors on peut enrichir la connaissance des parties par le tout et du tout par les parties, dans un même mouvement producteur de connaissances. » (*Ibid.*, 100-101).

Ou, quand dans l'expérience du micro, se tiennent les configurations du macro, ce qui ne veut pas dire que le macro détermine tous les aspects du micro (ce qu'on retrouverait dans une forme de pensée structuraliste), mais que micro et macro sont imbriqués, interdépendants, interactifs. Comme le dit Morin, le tout est plus que la somme des parties, puisque les interactions entre les parties produisent des éléments nouveaux qui n'étaient initialement portés par aucune des parties, mais il est aussi moins que la somme des parties, car, dans les effets d'agrégations, vont rester de côté certaines singularités irréductibles des parties. Ce principe nous invite à reconsidérer la portée globale ou politique des expériences singulières. Le tout est aussi dans le petit… même chez un colibri[3]

Conclusion

Considérer l'apport des théories à une formation, ici celles qui permettent de penser l'action émancipatrice des individus et transformatrice des collectifs, c'est, en se rappelant continuellement quelle est l'éthique de cette action (comme une définition dans un code de l'action sociale te des familles, par exemple), identifier les courants théoriques qui se tissent autour de cette éthique, comme ceux que l'on vient de parcourir très succinctement, mais c'est aussi identifier le paradigme qui se forme à leur croisée. Ce paradigme de la transformation, c'est, en quelque sorte, la boîte à outils conceptuels dont vont pouvoir se saisir ceux qui se donnent pour objectifs ceux de l'émancipation individuelle et de la transformation collective. Ces concepts sont ceux qui sont propres à chacun des courants théoriques rapprochés, évoqués dans la présentation rapide de chacun d'eux, mais aussi un certain nombre de concepts transversaux leur appartenant collectivement. On notera particulièrement, parmi eux, ceux de complexité, d'éthique, l'interaction, d'espace public, de réflexivité, de systémie et, bien entendu, de rhizome.

L'universitarisation des formations des travailleurs sociaux, si elle se fonde sur le besoin de leur fournir les cadres théoriques et conceptuels et méthodologiques nécessaires aux missions qui sont les leurs, peut leur permettre de bien comprendre dans quels environnements et logiques institutionnelles se déroulent leurs pratiques (leçons de l'analyse stratégique et de l'analyse institutionnelle) et comment elles entrent en interdépendance avec eux (leçons de la systémie et de la pensée complexe). Elle peut également les outiller pour accompagner des dynamiques individuelles d'émancipation et des dynamiques collectives de transformation sociale (leçons de l'actionnalisme). Elle peut enfin les aider à adopter en permanence des postures réflexives leur permettant de se demander quels sont les impacts de ce qu'ils font, de ce qu'ils disent ou de leur attitude sur leurs relations avec les personnes ou les institutions (leçons de l'interactionnisme). Elle permet d'éviter ou de réduire fortement les effets de reproduction au sein de professions fortement marquée par le savoir et l'expériences des pairs et, en l'occurrence, des anciens. De comprendre, par exemple, qu'au travers des leçons des pairs s'expriment aussi des stratégies, de confort, de conquête ou tout simplement de survie ou de résignation, des enkystements ou des corporatismes. Elle permet encore d'éviter les dissonances cognitives résultant d'une distorsion, ou d'une contradiction flagrante, entre des outils conceptuels, un cadre de pensée, les orientations éthiques de leurs missions et les conditions concrètes de leurs pratiques. Elle permet enfin de reconsidérer non seulement les outils conceptuels, mais de repenser les postures de l'intervention sociale, tout comme l'ont fait, dans leur domaine, les personnels soignants dans le cadre du développement de la psychothérapie institutionnelle.

Les postures transformatrices n'ont alors plus rien à voir avec les postures critiques. Même si elles comportent leur part d'analyse critique, elles n'en font pas une fin en soi. Elles n'ont pas l'aspect rassurant ou confortant qu'ont les postures savantes, très largement explicatives, mais se coulent dans l'aventure incertaine de la compréhension. La démarche qui les sous-tend est tout à la fois exigeante, déstabilisante et enthousiasmante. Elle est exigeante dans la mesure où elle s'inscrit dans un pluri-référencement conceptuel

---

[3] Les animaux d'une forêt en feu sont groupés à l'écart et, interdits, la regardent partir en fumée. Seul un minuscule colibri fait de nombreux allers retours entre une mare remplie d'eau et le feu sur lequel il crache les maigres gouttes qu'il a pu emmagasiner dans son bec. Les autres animaux l'interpellent en lui faisant remarquer que ce n'est pas ainsi qu'il éteindra le feu, mais il rétorque qu'il le sait bien, mais qu'au moins il aura fait son travail. L'agronome Pierre Rabbi a popularisé cette histoire en lançant un mouvement des colibris : celui des mille et une petites mains qui œuvrent au développent d'une agriculture de proximité, responsable et durable.

provenant de divers courants théoriques ou de divers domaines d'application, mais présentant de sérieux cousinages. L'agencement de ces références demande d'explorer suffisamment les théories ou les domaines concernés pour comprendre comment ils font corps commun. L'exigence porte aussi sur la nécessaire réflexivité des acteurs qui s'en revendiquent. Puisque je ne dispose pas d'un modèle apportant une explication à toute situation rencontrée, je suis moi-même interpellé par ces situations, non tant par les caractères inconnus qu'elles présentent, mais par la place que je peux y tenir. Quelle y est ma légitimité, comment trouver la bonne place, puisque ce n'est pas celle ce celui qui sait d'avance ? Comment je vais devoir composer avec d'autres acteurs des dynamiques, puisque je suis loin d'en être le seul ?
La démarche est déstabilisante parce qu'elle ne procède pas selon le principe de schémas explicatifs rationnels, mais selon celui des connexions signifiantes, comme dans celles des rhizomes. De ce point de vue, il est intéressant de savoir que l'hôpital psychiatrique de Saint-Alban sur Limagnole, où François Tosquelles (républicain catalan communiste anti-stalinien) conçu la psychothérapie institutionnelle pendant la seconde guerre mondiale, était aussi un havre pour des résistants à l'occupation nazie, des intellectuels, des poètes du courant surréaliste, qui écriront des textes inspirés par leur séjour sur place, et des artistes s'intéressant à la production artistique des patients, comme étant la meilleure explicitation de leur mal (que Jean Dubuffet, venu aussi à Saint-Alban, qualifiera d'Art Brut). Quel est le rapport, dira-t-on, entre ces faits ? C'est, précisément qu'ils sont l'expression de ces connexions signifiantes inattendues mais, au combien, pertinentes. La démarche est déstabilisante en ce sens que, dans ce principe d'incertitude et de pluri-références, plus on apprend, plus en mesure l'étendue de son ignorance. Mais cette démarche est aussi enthousiasmante, dans la mesure où elle invite ses acteurs dans des dynamiques dont, sans en être les moteurs principaux, parce qu'elles reposent sur les potentiels de l'ensemble des parties prenantes, ils peuvent être les instigateurs et les catalyseurs.

Bibliographie

Baldelli, B., Gilbert, Y. (2021). L'espace public, entre métaphore et réalité formelle : la délocalisation risquée d'un pôle de formation. *Espaces et sociétés*, *n° 182*(1), 133-147.

Barbant, J-C. (2011). Sociologie de l'expertise de l'intervention sociale : Modèles et éthiques de l'ingénierie dans le champ social (Recherche et transformation sociale). L'Harmattan.

Becker, H. (1963). Outsiders. Metaillé.

Bernoux, P. (2004). *Sociologie du changement dans les entreprises et les organisations*. Seuil.

Blumer, H. (1937). Social Psychology. *Man and Society: A Substantive Contribution to the Social Science, Emerson Peter Schmidt ed. New-York, USA.*

Bourdieu, P. (1970). Reproduction (Le sens commun). Éditions de Minuit.

Bourdieu, P. (1979). La distinction. Éditions de Minuit.

Bourdieu, P., Passeron, J.-C. (1964). Les héritiers. Les étudiants et la culture. Éditions de Minuit.

Bourdieu, P., Passeron, J.-C., Chamboredon, J.-C. (1968). Le métier de sociologue. Mouton.

Bourgeois, E. (2013). Expérience et apprentissage. La contribution de John Dewey. Dans L. Albarello (Dir.), *Expérience, activité, apprentissage*, (p. 13-38). Presses universitaires de France.

Crozier, M., Friedberg, E. (1977). L'acteur et le système. Seuil.

de Gauléjac, V. (2009). Qui est je ? Sociologie clinique du sujet. Seuil.

de Gaulejac, V., Hanique, F., Roche, P. (2012). La sociologie clinique. Erès.

Deleuze, G., & Guattari, F. (1976). Rhizome. Éditions de Minuit.

Dubet, F., Wieviorka, M. (1995). Penser le sujet : Autour d'Alain Touraine, colloque de Cerisy. Fayard.

Durkheim, E. (1987). Les règles de la méthode sociologique. Presses Universitaires de France.

Felder, D. (2007). Sociologues dans l'action. L'Harmattan.

Foudriat, M. (2021). La co-construction en actes : Comment l'analyser et la mettre en œuvre. ESF.

Foudriat, M., Herreros, G. (2013). Le changement organisationnel dans les établissements sociaux et médico-sociaux. Presses de l'EHESP.

Foudriat, M., Leyrie, C. (2021). Vocabulaire de la co-construction. ESF.

Gilbert, Y. (2008). Changer le social. Presses universitaires de Perpignan.

Gilbert, Y. (2009). Espace public et sociologie d'intervention. Presses universitaires de Perpignan.

Gilbert, Y., Baldelli, B. (2011). Intervention sociale et implication. Chercheurs, praticiens et usagers. Déconstructions, co-constructions et réciprocités. Presses universitaires de Perpignan.

Goffman, E. (1973a). La mise en scène de la vie quotidienne 1. Minuit, Le Sens commun.

Goffman, E. (1973b). La mise en scène de la vie quotidienne 2. Minuit, Le Sens commun.

Goffman, E. (1974). Les rites d'interaction. Minuit, Le Sens commun.

Guattari, F. (1972). Psychanalyse et transversalité. François Maspéro.

Herreros, G. (2002). Pour une sociologie d'intervention. Erès.

Hess, R. (1981). La sociologie d'intervention. Presses Universitaires de France.

Jaeger, M. (2012). La coopération entre les établissements de formation préparant aux diplômes de travail social et les universités. HAL-SHS - Sciences de l'Homme et de la Société. https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01288225

Lapassade, G. (1974). Groupes, organisations, institutions. Gauthier-Villars.

Lourau, R. (1970). L'Analyse institutionnelle. Les Éditions de Minuit.

Maler, H. (2002). Thomas Ferenczi, critique de Pierre Bourdieu. *ACRIMED (2002–2003) : Haro sur la critique des media*. https://www.acrimed.org/Thomas-Ferenczi-critique-de-Pierre-Bourdieu

Morin, E. (1969). La rumeur d'Orléans. Seuil.

Morin, E. (1990). Introduction à la pensée complexe. ESF.

Morin, E. (2001). Journal de Plozévet. Bretagne 1965. Éditions de l'Aube.

Morin, E. (2008a). La méthode 1. Seuil.

Morin, E. (2008b). La méthode 2. Seuil.

Pinçon, M., Pinçon-Charlot, M. (1989). Dans les beaux quartiers. Seuil.

Rosanvallon, P. (1981). La crise de l'État-providence. Seuil.

Tenedos, J. (2006). Sociologue sous tension Entretien avec Michel Wieviorka 1e partie. Aux Livres Éponymes.

Touraine, A. (1965). Sociologie de l'action. Éditions du Seuil.

Touraine, A. (1974). Pour la sociologie. Seuil.